

L'Association lacanienne internationale  
Demi-Journée Préparatoire au Séminaire d'Hiver 2022  
*Retour sur Inhibition, symptôme et angoisse aujourd'hui*  
Samedi 11 Décembre 2021  
Intervention de **Stéphane Thibierge**

### *I, S et A : méandres et embarras de Freud.*

**Stéphane Thibierge** : Désolé, Christian, de n'avoir pas pu entendre vos propos. C'était prévu que je n'arrive pas avant trois heures, mais ce n'était pas prévu que j'arrive plus tard, j'étais pris dans les embarras de Paris, c'est pas pour rien que depuis plusieurs siècles les embarras de Paris sont un thème littéraire en France, tout à fait motivé effectivement...

J'ai annoncé comme titre « Méandres et embarras de Freud ». Ça ne vous a pas échappé, je pense, si vous avez lu ce texte, il y en a un certain nombre, je le sais pour l'avoir entendu, qui se sont un peu perdus en route en lisant ce texte, voire qui ont été découragés, tellement on a l'impression que Freud est aux prises avec une difficulté qui est pour lui extrêmement motivante – puisqu'on voit comment il fait, il ne lâche pas le morceau une fois qu'il a engagé cette recherche – dont Yorgos vient de nous rappeler de façon très précise les enjeux, les embarras conceptuels, les difficultés, les positions par rapport à ce que Freud avait pu élaborer avant, par rapport à ce qu'il va élaborer après, par rapport à ce que Lacan va apporter de clarté dans ces difficultés.

Alors, je ne vais pas entrer ni dans le résumé, bien entendu, il n'en est pas question, ni dans tel ou tel détail des analyses de Freud. Je voudrais juste vous proposer quelques remarques sur ce texte et sur la manière dont Lacan va le reprendre et va en faire quelque chose dont nous observons le résultat dans le séminaire *l'Angoisse*.

Bon, d'abord Freud dit à un moment donné quelque chose qui fait entendre très bien son souci, je l'avais noté ici : « nous cherchons, dit-il, une perspective qui nous donne accès à l'essence de l'angoisse ». C'est quand même une formulation forte : une perspective qui nous donne accès à *l'essence de l'angoisse*. Et quand on résume la position de Freud à dire *l'angoisse est le signal d'un danger*, ce n'est pas faux bien sûr, mais ça ne rend pas non plus tout ce que dit ce texte, qui est un texte dont il vaut la peine – je vous assure, si vous ne l'avez pas déjà fait – de s'y plonger, parce qu'au départ on est un peu perdu, mais si on le relit une deuxième fois on l'est un peu moins, et puis surtout si on a la persévérance de continuer sa lecture, on finit par repérer ce qui taraude Freud, et ce qui le taraude effectivement c'est de rendre compte de ce phénomène de l'angoisse, et Freud sent et perçoit parfaitement qu'il s'agit d'un phénomène fondamental pour la psychanalyse. Et je dirais que quand Lacan va reprendre la question de l'angoisse et va – c'était rappelé à l'instant par Yorgos et par Christian – non pas résoudre, mais apporter une lumière, inscrire la question de l'angoisse, d'une manière extraordinaire, avec l'inscription de l'objet *a*, on peut dire qu'il est véritablement au cœur de toutes les questions qu'évoque Freud dans ce texte.

Alors Freud, donc, cherche à trouver une perspective qui donne accès à l'essence de l'angoisse. Et il va tâcher de situer l'angoisse d'abord en fonction des trois instances de sa nouvelle topique. Quand il écrit ce texte, il commence à faire travailler cette nouvelle topique : le moi, le ça, le surmoi. Et il va faire un gros effort pour situer, tout au début du texte par exemple il essaye de situer la question de la différence entre le symptôme et l'inhibition par rapport au moi, il part de là, et il va donc essayer de situer l'angoisse par rapport au moi, par rapport au ça, par rapport au surmoi et aussi dans ces rapports – tout ça a été très précisément développé par Yorgos – également dans ce rapport de l'angoisse avec le symptôme et avec le

refoulement. Et Freud a un côté pas tout à fait structural mais presque, je veux dire qu'il s'y achemine d'abord avec la troisième topique et puis même parfois par les mises au point qu'il propose dans ce texte – je vous le recommande encore une fois, malgré le côté décourageant que peut avoir une première lecture. A un moment donné, Yorgos l'a très bien rappelé, Freud va poser une corrélation de style déjà très structural. Il dit : on est tenté de faire, si on pose une affinité entre l'hystérie et la féminité, et entre la névrose obsessionnelle et le côté homme, le côté masculin, si l'on pose cette affinité, on est tenté, dit-il, de faire une analogie entre – Yorgos l'a rappelé, c'est important de voir comment Freud commence à situer les choses – l'angoisse de la perte d'amour dans l'hystérie, dit Freud très clairement, l'angoisse liée à la menace de castration dans les phobies, autre position de l'angoisse – c'est toujours la même angoisse, enfin, je dis, c'est toujours le même terme d'angoisse, en allemand *Angst*. Angoisse de perte d'amour donc, angoisse liée à la menace de castration dans les phobies, et enfin angoisse liée au surmoi dans la névrose obsessionnelle.

Si vous faites seulement attention à cette mise en place de Freud, je ne sais pas exactement où dans le texte, je crois à peu près au milieu ou aux deux tiers, vous avez déjà, si vous avez l'oreille fine, vous entendez en quelque sorte tout ce que Lacan va formidablement éclairer, et notamment de ce rapprochement de ces trois occurrences de l'angoisse, avec le terme de grand Autre. Parce que si vous cherchez ce qu'il y a de commun entre l'angoisse de la perte d'amour, l'angoisse de la menace de castration et l'angoisse liée au surmoi, eh bien vous allez tomber sur le *Che vuoi?* – je veux dire, vous n'en êtes pas loin, nous n'en sommes pas loin, nous voyons ici combien Freud est, si je puis dire, très lacanien, notamment dans ce texte, et combien l'articulation de Lacan sur la question du grand Autre, qui est fondamentale dans le séminaire *l'Angoisse*, vient éclairer ce que Freud essayait de dire en rapprochant et en faisant jouer les uns par rapport aux autres, ces trois termes : inhibition, symptôme, angoisse.

Autre point quant aux enjeux de ce texte de Freud : je vous l'ai dit, ce n'est pas un exposé en forme, ce n'est pas ce qui m'intéressait ici, les enjeux de Freud donc, et toujours pour vous les souligner et en quelque sorte vous encourager, s'il en était besoin, à lire ce texte – un des enjeux de Freud c'est cette question : qu'est-ce qui se passe dans le refoulement ? Par exemple : est-ce que c'est le refoulement qui produit l'angoisse, ou est-ce que c'est l'angoisse qui produit le refoulement ? Yorgos l'a évoqué tout à l'heure. Également, Freud à plusieurs reprises nous fait entendre ce qu'il appelle le problème de l'angoisse, il y a même un endroit où il dit : ce problème il est là, il nous attend, il nous guette, il est tapi, aux aguets dit-il – pour vous faire remarquer simplement que Freud était vraiment aux prises, là, avec une question qui n'était pas du tout seulement une question conceptuelle de définition : comment définir l'inhibition, comment définir le symptôme, comment définir l'angoisse. Non. Freud était très, très fin, et Dieu sait qu'il avait beaucoup de respect pour l'analyse conceptuelle et ici il reprend un certain nombre d'analyses conceptuelles, mais il nous dit à plusieurs reprises aussi que l'analyse conceptuelle ne suffit pas, elle ne suffit jamais, il le dit très clairement. Et l'on perçoit bien comment il essaye effectivement, à travers cette question de l'angoisse, de faire entendre et de coucher sur le papier, d'inscrire une question qui ne se laisse pas facilement attraper. Et cette question, eh bien il ne faut pas pousser le texte de Freud très loin, je vais tout de suite vous le faire remarquer, pour entendre que cette question, c'est celle de notre rapport au grand Autre.

Yorgos y a fait allusion à travers l'accent que met Freud sur la question du traumatisme. Et c'est vrai – je vais retrouver la référence, page 219 dans cette petite édition qui n'est pas mal traduite – à ce moment-là Freud nous dit – fin de la page 218, début de la page 219 –, écoutez bien, vous allez entendre que c'est un texte extraordinairement vivant et suggestif, Freud dit : nous progressons encore – parce qu'effectivement dans tout ce texte il progresse, il avance, puis ensuite il revient – mais nous progressons encore, dit-il, « si nous ne nous contentons pas non plus de ramener l'angoisse au danger ». L'angoisse ce n'est pas si simple, dit Freud, et il

ne faut pas se contenter de ramener l'angoisse au danger. Il ajoute : quel est le cœur, quelle est la signification de la situation de danger ? Et là il ajoute : manifestement, le cœur de cette situation de danger c'est l'évaluation de notre force toute petite par rapport à sa grandeur, c'est-à-dire le caractère imposant de ce danger, l'aveu de notre désarroi, de notre impuissance face à lui. Ayons ici en tête quand même, je ne sais pas, Lacan quand il évoque devant lui la mante religieuse, manifestement c'est l'évaluation de notre force toute petite par rapport à sa grandeur, la grandeur du danger, l'aveu de notre désarroi, de notre impuissance face à lui, du désarroi matériel dans le cas du danger réel, du désarroi psychique dans le cas du danger pulsionnel. Le danger pulsionnel, Freud y insiste à de nombreuses reprises, c'est quand les représentants de la pulsion, les signifiants en quelque sorte qui nous viennent de l'Autre justement au titre de la pulsion, c'est quand ils se font un petit peu trop sensibles, que l'angoisse paraît. Notre jugement sera guidé ici, dit Freud, par les expériences faites de manière réelle. Qu'il se trompe dans son évaluation est indifférent pour ce qui concerne le succès. « Donnons à une situation d'impuissance vécue de ce type le qualificatif de traumatique. Nous avons alors de bonnes raisons d'établir une séparation, une distinction entre la situation traumatique et la situation de danger ». Mais la situation traumatique telle que Freud la définit ici, il est tout à fait possible de distinguer que cette situation traumatique, elle annonce très directement le *Che vuoi ?*, c'est-à-dire le désarroi du petit bébé, du petit sujet devant l'énigme de la question de ce que lui veut l'Autre.

Donc vous voyez, dernière remarque, je sais que Marie-Charlotte va en parler aussi, mais cela n'empêche pas qu'elle en parle aussi, Freud le dit textuellement, qu'on dit trop simplement que l'angoisse chez Freud c'est le signal d'un danger, c'est réducteur de dire ça, Freud dit en toutes lettres : l'angoisse elle est *Angst vor etwas*. « Angoisse devant quelque chose », et non pas sans objet. Et Freud va principalement isoler, au titre de ce devant quoi l'angoisse surgit, il va l'isoler comme le représentant de la pulsion, et le représentant de la pulsion ce sont les signifiants qui nous viennent de l'Autre. Je vais un peu vite mais c'est ainsi quand même que nous pouvons penser les choses.

Je voudrais pour terminer juste rappeler comment Lacan va éclaircir beaucoup ce texte de Freud — mais si j'ai pu à peu près vous rendre compte de ce qui s'entend comme étant en jeu dans le texte de Freud, Lacan va le faire d'une manière tout à fait motivée par le texte de Freud lui-même. Quand Lacan donc va reprendre *inhibition*, puis *symptôme* sur une autre ligne, *angoisse* sur une troisième ligne, qu'est-ce qu'il fait ? Il tient compte de ce que nous manifeste Freud tout au long, c'est-à-dire que ces trois termes ne jouent pas sur les mêmes registres. Et c'est là que Freud se prend les pieds et en même temps ne se prend pas les pieds, parce qu'il entend que les trois termes ne sont pas du même registre. Par exemple, on pourrait dire tout à fait que... Ce que je veux juste évoquer, c'est que Lacan, lui, va resituer les termes d'inhibition, symptôme, angoisse d'une manière très éclairante, en essayant de les placer délibérément dans le contexte structural où Freud commençait à essayer de les placer. Il va le faire, Lacan, avec ce tableau, vous savez, en mettant inhibition, puis symptôme, puis angoisse. C'est-à-dire qu'inhibition, qu'est-ce que ça veut dire inhibition ? Ça veut dire *empêchement*, c'est tout remarque Lacan, c'est pas la peine d'utiliser des termes qui ont l'air savants comme « inhibition », on n'a qu'à dire : empêchement. Inhibition donc c'est le degré le plus simple, on est arrêté. Ensuite, il va situer *symptôme*. Déjà, avec symptôme, nous avons un jeu de quatre termes : nous avons inhibition, symptôme et puis deux termes qui encadrent. Et puis quand il ajoute, sur un troisième niveau, *angoisse*, là nous ne sommes plus avec quatre termes, nous sommes avec neuf termes. Un, quatre et neuf, c'est-à-dire une progression, une délimitation de plus en plus complexe de la question et, chez Lacan, une façon très... à la fois élégante et très travaillée de répondre aux questions de Freud, à savoir : un, la position du grand Autre qui est fondamentale dans le séminaire *l'Angoisse* et qui vient d'avant bien sûr, et deuxièmement la position de l'objet petit *a* qui est une façon de, non seulement reprendre les difficultés de Freud

sur les représentants de la pulsion dans ce texte, mais aussi une façon de nous montrer que cet objet de l'angoisse, il n'est ni interne ni externe, parce que Freud se débat aussi sur cette difficulté : d'où est-ce qu'il vient, est-ce qu'il est réel, est-ce qu'il est intérieur, est-ce qu'il est psychique, etc. Lacan va résoudre la question donc avec l'invention de cet objet, l'inscription de cet objet.

Je ne crois pas que j'ai beaucoup plus de remarques à vous proposer, je m'arrête là et merci pour votre attention.

**Thierry Roth :** Merci Stéphane pour ces remarques qui montrent là encore à la fois l'effort de Freud et celui de Lacan pour poursuivre. Avant de donner la parole, une petite question quand même, parce que tu parles de l'inhibition comme ce qui est le plus simple au point de départ, mais Freud déjà marque que l'inhibition peut être la conséquence de l'angoisse au sens où elle peut avoir pour but d'éviter l'angoisse, donc, comment tu situerais l'inhibition par rapport à l'angoisse, puisque il y a des cas où, très clairement et tous les exemples d'inhibition que Freud donne visent à éviter l'angoisse et même on pourrait dire une sorte de punition surmoïque, dans le sens parricide soit sexuel d'un acte qui fait que le sujet est inhibé pour éviter de se trouver confronté à ce qui serait une symbolique parricide ou incestueuse ou même sexuelle de l'acte. Or, c'est pas le cas, me semble-t-il, de toutes les inhibitions, notamment les inhibitions chez beaucoup de jeunes qu'on voit aujourd'hui dont le caractère incestueux, parricide, etc., ne paraît pas du tout si évident, mais quel lien pourrais-tu faire entre l'inhibition que tu as située en premier terme et l'angoisse?

**Stéphane Thibierge :** Tu as tout à fait raison et je te remercie de la question, parce que l'inhibition, ça me semble effectivement le plus simple mais c'est un faux simple, c'est un simple qui masque la difficulté. L'inhibition est une façon de mettre le plus à distance possible cet acte, dont Christian tout à l'heure rappelait la formule de Lacan, l'angoisse, enfin, l'acte c'est ce qui arrache à l'angoisse sa certitude. On pourrait dire, l'inhibition est ce qui nous protège effectivement, c'est l'indice de la protection, de la défense maximale contre ce qui pourrait ressembler à cet acte. Je disais, l'inhibition c'est simple, je ne voulais pas dire qu'elle soit simple dans ce qu'elle traduit ou dans ce dont elle est l'indice. Je voulais dire simplement que Lacan, d'une façon intéressante, la place, l'inhibition, il dit en somme : c'est un *arrêt*, l'inhibition. Il fait tout un effort dans la leçon – je crois que c'est la première leçon dans *l'Angoisse* ou la deuxième – il fait un effort en pensant au texte de Freud manifestement pour le délivrer des embarras conceptuels dont lesquels Freud paraît pris. Ça se sent dans son texte, et Lacan va reprendre les choses au niveau presque du langage courant, en tous cas du langage tout court. Vous avez remarqué les efforts que fait Lacan pour situer inhibition, symptôme et angoisse à partir de l'étymologie, sur plusieurs pages dans toute une leçon, c'est un effort qu'il fait pour donner à ces termes qui sont pris par Freud sous un angle plus conceptuel ou plus savant pour... Disons, Lacan leur donne une résonance, bien sûr il ne s'agit pas de dire qu'elle ne soit pas savante, mais elle est prise, Lacan la prend délibérément dans le registre du langage et des repérages que permet le langage et l'étymologie, puisqu'il souligne qu'il s'y appuie, il le dit explicitement. Voilà.

**Thierry Roth :** Est-ce qu'il a d'autres questions soit dans la salle ou la tribune, ou sur Zoom?

**X :** En parlant de l'angoisse, vous avez dit que c'est le moment où les représentants de la pulsion, enfin les signifiants qui viennent de l'Autre deviennent un peu trop sensibles et je me demandais ce que vous entendiez par sensibles, si c'est ce qui donne un peu trop à voir ou qui se dévoile un peu trop...

**Stéphane Thibierge :** Dans le texte de Freud c'est manifestement le refoulement pas effectué ou qui échoue partiellement comme toujours pour le refoulement, et Freud se demande, enfin, il articule le fait qui c'est ce qui vient au titre de ce qui devrait être refoulé mais qui ne l'est pas, c'est ce qui vient de la pulsion qui est facteur d'angoisse. Il tourne autour de ça à plusieurs reprises dans ce texte.

**Jean-Claude Fauvin :** Une des questions de Freud c'est que, dans le texte *Le moi et le ça*, il a dit que les pulsions avaient une origine phylogénétique, et dans le texte même, il va faire de la période de latence la cicatrice d'un événement traumatique. Donc, je crois que c'est ça que je voulais reprendre à la base par rapport à vos remarques, il y a cet aspect-là qui, je veux dire, quand on est lacanien on est souvent assez mal à l'aise avec cet aspect revendiqué historique de Freud, mais il est bien question d'un traumatisme d'avant, qui serait transmis et qui donnerait leur forme aussi bien au développement de la libido, la période de latence, qu'aux pulsions, aux affects de manière générale. Et donc l'article de Freud sur inhibition, symptôme, angoisse c'est beaucoup pour répondre à cette question-là qu'il s'est posé lui-même en créant la deuxième topique.

**Stéphane Thibierge :** Mais la deuxième topique me semble, si je vous suis bien, me semble quand même un effort pour un petit peu se défaire de ces représentations génétiques.

**Jean-Claude Fauvin :** Bien sûr, la deuxième topique glisse beaucoup plus vers le structural, d'ailleurs quand lui, il appelle historique, on n'aura pas de mal à parler des signifiants. Et pour reprendre par exemple la question de la pulsion de mort, n'oubliez pas que dans le texte sur au-delà du principe du plaisir, il va jusqu'à dire que la pulsion d'autoconservation, finalement, il aimait l'idée que ça pourrait être, vu que le sujet, il tend vers la baisse de la tension, ce n'est pas le fait de mourir, c'est le fait qu'il meure d'une manière qui ne correspondrait pas à son immanence. Ce qu'on peut traduire, en termes lacaniens, que sa mort ne passerait pas par ses signifiants et que, en fait, l'autoconservation ne serait que la revendication que si je meure que ce soit par mes signifiants. Donc, effectivement, l'aspect structural est plus présent avec la deuxième topique, puisque la première était avant tout centrée sur la différence conscient/inconscient.

**Stéphane Thibierge :** Tout à fait.

**Thierry Roth :** Est-ce qu'il a encore une question dans la salle ou sur Zoom, peut-être?

**Yorgos Dimitriadis :** Merci beaucoup Stéphane donc de ton exposé... Je voulais revenir sur cette question des signifiants qui viennent de l'Autre, dans le *Che vuoi ?*, parce que peut-être ce que nous permet justement ce texte de Freud et le texte de, enfin, et le concept de l'objet petit *a*, c'est de concevoir qu'il y a de l'angoisse avant le moment où il y a du signifiant, c'est-à-dire, avant ce premier temps où je suis un objet pour l'Autre, mais l'Autre, il est complètement opaque. Je veux dire, je n'ai pas d'appui dans les signifiants de l'Autre... par rapport à quel signifiant je dois m'inquiéter... Qu'est-ce que tu en penses ? C'est une question... Avec ce déplacement qu'il opère, aussi Lacan dans ce séminaire où l'objet se trouve à un moment donné avant le S barré.

**Stéphane Thibierge :** Oui, j'entends bien ce que tu évoques, quand il parle du point d'angoisse.

**Yorgos Dimitriadis :** Oui, et quand il déplace dans le schéma de la division, d'abord il avait placé l'objet petit *a* après le S barré et à un moment donné il renverse, et je pense que c'est le moment de tournure dans son enseignement puisque ça permet aussi de penser l'objet petit *a* en deçà, c'est-à-dire, la séparation de l'objet petit *a* en deçà de la division même.

**Stéphane Thibierge :** Oui, tout à fait. Simplement quand tu évoques une angoisse ou une position de l'objet petit *a* qui serait préalable au signifiant, ça, je ne suis pas sûr de te suivre, parce que, par exemple, dimanche dernier, on a eu ici même un exposé remarquable de Marie-Christine Laznik, qui nous montrait que l'enfant, dès les toutes premières semaines de la vie, était pris dans la réaction à une pulsation, comme ça, qui venait bien sûr de la mère, spécialement de l'artère iliaque si je me souviens bien, qui introduisait un rythme auquel le nourrisson, le fœtus répond, et du coup, enfin, je pense qu'on ne peut pas imaginer un point qui serait en deçà ou antérieur à l'incidence du signifiant. L'incidence du signifiant me paraît tout à fait première. En revanche, il y a un moment certainement et qui se retrouvera dans différents épisodes de la vie, il y a un moment d'opacité très grande, de cette marque signifiante, qu'on peut retrouver dans certains temps électifs d'une névrose ou d'une psychose, sous des formes différentes, et qui correspondent certainement à quelque chose comme tu le décris mais je ne pense pas que ce soit avant le signifiant, c'est déjà dans le signifiant.

**Yorgos Dimitriadis :** Il me semble qu'elle parle aussi des inscriptions qui seraient aussi avant la reprise par le signifiant, je veux dire des premières inscriptions aussi, à travers les effets de jouissance, je veux dire, des inscriptions des traces, qui seraient logiquement, je veux dire, antérieures à la reprise de ces traces par la scène signifiante.

**Stéphane Thibierge :** Mais dès lors que tu as une rythmicité de ces traces on est dans le signifiant, me semble-t-il.

**Yorgos Dimitriadis :** Peut-être ce sont des questions qui seront reprises par la suite.

**Thierry Roth :** Je crois qu'on est d'emblée dans le monde du signifiant d'une manière ou d'une autre, après ça va se nouer de différentes manières.

*Transcription Juliana Castro*